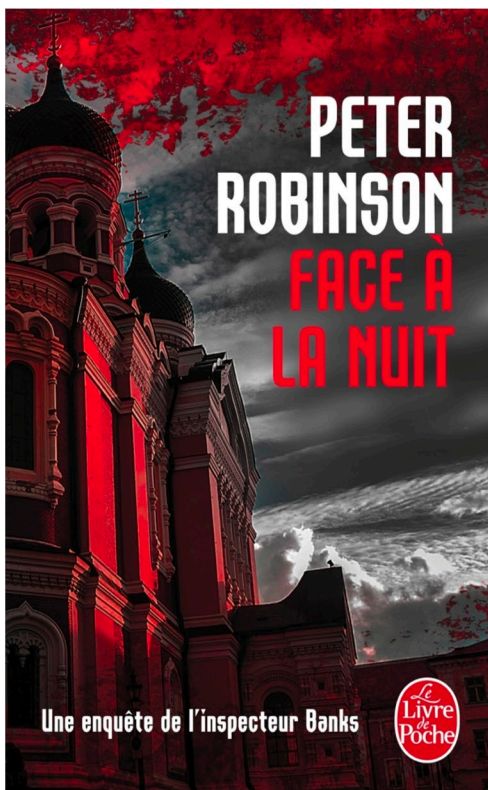


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Face à la nuit

Peter Robinson



Le Livre de Poche remercie les éditions Albin Michel qui ont autorisé la publication de cet extrait.

PETER ROBINSON

Face à la nuit

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MARINA BORASO

ALBIN MICHEL

Les nuits où la douleur la tenait éveillée, Lorraine Jenson se levait au point du jour, quand tout dormait encore à l'intérieur du centre, et allait s'installer dehors dans un fauteuil en osier. Les épaules drapées d'un plaid en tartan qui la protégeait de la fraîcheur matinale, elle écoutait le gazouillis des oiseaux en savourant une tasse d'earl grey brûlant, dont l'arôme, subtil et exquis, s'élevait en volutes odorantes. Là, elle allumait sa première cigarette de la journée – la meilleure de toutes.

Certains matins, le petit lac artificiel, en contrebas de la pelouse en pente, était couvert d'une brume dont le voile estompait les contours des arbres sur la rive la plus éloignée. D'autres fois, la surface ressemblait à un miroir sombre et lisse qui reproduisait fidèlement chaque détail des branches et des feuillages. En ce beau matin du mois d'avril, les eaux étaient claires, à peine troublées par un vent léger qui faisait trembloter les reflets.

Sous l'effet des analgésiques, Lorraine sentit la douleur se détacher d'elle comme une peau morte, tandis que le thé et le tabac apaisaient ses nerfs à vif.

Posant la tasse près d'elle sur une table en fer forgé, elle resserra le plaid autour de ses épaules. Son siège était orienté au sud et, sur sa gauche, le soleil montait doucement au-dessus de la colline, sa lumière filtrant à travers les arbres. Le charme serait bientôt rompu. Dans le bâtiment derrière elle, les gens ne tarderaient pas à se lever dans un raffut d'éclats de voix, de bruits de portes et de gargouillis de canalisations, et ce serait pour elle le début d'une nouvelle journée éprouvante.

Dans la clarté déjà plus vive, il lui sembla apercevoir quelque chose en lisière du bois, de l'autre côté du lac. Un ballot de linge abandonné. Bizarre. Barry, le jardinier en chef et régisseur du domaine, était spécialement fier du lac et du bois naturel, à tel point qu'on lui reprochait parfois de privilégier ce coin-là au détriment du reste de l'immense propriété.

Lorraine eut beau plisser les yeux, elle ne distingua rien de vraiment net. Son acuité visuelle avait passablement baissé. Cramponnée aux accoudoirs, elle se redressa avec peine, les dents serrées, tandis que la douleur, rebelle à l'OxyContin, fusait dans sa jambe gauche avec la violence d'un tisonnier incandescent. Appuyée sur sa béquille, elle entreprit de descendre la pente. L'herbe encore humide de rosée enveloppa de sa fraîcheur ses chevilles nues.

Arrivée sur la berge, elle emprunta la piste en cendrée qui en épousait le contour et progressa vers l'orée du bois. Cependant, elle avait déjà identifié la forme qui y était affalée. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un cadavre, mais jamais encore elle n'était tombée dessus de cette manière. À présent elle se trouvait seule face à la mort, pour la première

fois depuis qu'elle s'était tenue près du cercueil de son père dans la chambre funéraire.

Lorraine retint son souffle. Silence. Un frisson d'effroi la parcourut lorsqu'elle crut surprendre un bruissement au cœur des bois. Si elle avait devant elle la victime d'un meurtre, l'assassin était peut-être encore à proximité, en train de l'épier. Elle demeura immobile une bonne minute, jusqu'à ce qu'elle soit certaine qu'il n'y avait personne dans les parages. Il y eut un nouveau bruit, et elle vit un renard se faufiler dans le sous-bois.

Maintenant qu'elle était là, Lorraine retrouvait ses réflexes professionnels. Elle resta prudemment à distance pour éviter de contaminer la scène, luttant contre l'envie d'examiner le corps de plus près, de savoir si c'était quelqu'un qu'elle connaissait. Elle ne pouvait plus rien pour lui – il s'agissait assurément d'un homme. À le voir agenouillé ainsi, renversé en avant, le front touchant le sol comme une parodie de musulman en prière, elle ne douta pas un instant qu'il fût mort.

Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était rester sur place et protéger le site. Meurtre ou pas, elle avait incontestablement affaire à une mort suspecte, et ce n'était pas le moment de faire une boulette. Pestant contre la douleur qui irradiait dans toute sa jambe au moindre mouvement, Lorraine chercha son portable dans la poche de son jean et appela le commissariat d'Eastvale.

Ce matin-là à la première heure, alors qu'il quittait Gratly pour se diriger vers le Centre de soins et de convalescence de la police de St Peter, à six kilomètres

au nord d'Eastvale, l'inspecteur principal Alan Banks songeait qu'aucune musique ne valait celle de Bach pour démarrer une journée. À cette heure matinale, il lui fallait un morceau capable de capter son attention et de réveiller ses neurones, mais rien de bruyant ou de discordant, ni de trop exigeant émotionnellement. Les *Sonates et partitas pour violon seul* par Alina Ibragimova lui convenaient à merveille, à la fois lénifiantes et stimulantes pour l'esprit.

Banks connaissait St Peter pour s'y être rendu plusieurs fois au cours des mois précédents, pendant la convalescence d'Annie Cabbot. À peine quelques mois plus tôt, Annie s'escrimait à avancer avec ses béquilles, en larmes, et aujourd'hui elle s'apprêtait à réintégrer son poste. Banks attendait avec impatience son retour, prévu pour le lundi suivant.

Il prit la première sortie après le rond-point, longea le mur d'enceinte sur une centaine de mètres avant d'atteindre le porche d'entrée et tourna à gauche dans l'allée goudronnée. Il n'y avait ni barrière ni guérite de gardien pour contrôler l'accès, mais les premiers officiers débarqués sur place avaient dûment délimité un périmètre de sécurité. Un jeune agent arrêta Banks pour vérifier son identité et consigner dans son registre son nom et son heure d'arrivée, après quoi il souleva le ruban pour le laisser passer.

Quand il se gara sur le parking de St Peter pour aller rendre visite à Annie, Banks avait toujours l'impression d'arriver dans un luxueux établissement de cure thermale, et c'était la même chose ce jour-là. Son imposante façade exposée au sud, l'édifice se dressait au sommet d'une éminence dont les pentes menaient

au lac et aux bois environnants. Conçu à la fin du dix-neuvième siècle par un cabinet d'architectes de Leeds clairement influencé par Vanbrugh, le bâtiment de trois étages était flanqué de deux ailes, et on y accédait par un portique aux sobres colonnes doriques. On trouvait dans la région des propriétés plus vastes, mais celle-ci, avec sa pièce d'eau, ses bois et ses vallonnements, rappelait le style et l'esprit du paysagiste Capability Brown. Il n'y manquait même pas la folie. À l'ouest, on apercevait, par-delà les arbres et les pelouses, la silhouette des collines et les marais du Swainsdale, toile de fond à un parc où la nature se mariait à l'artifice, comme dans ces « paysages empruntés » chers aux Japonais.

Banks constata avec surprise que l'équipe de la police technique et scientifique l'avait devancé, avant de se rappeler que l'alerte avait été donnée par une policière. Équipés de combinaisons de protection blanches, ils étaient déjà à pied d'œuvre. Peter Darby, le photographe, était en plein travail, muni d'un antique Nikon SLR et d'un caméscope numérique ultramoderne. La plupart des techniciens (ou TSC, selon la terminologie en vogue) effectuaient leurs propres prises de vues avec du matériel numérique, mais si Peter s'accommodait du numérique pour la vidéo, il refusait de l'utiliser pour la photographie, trop sujette aux erreurs et aux falsifications. Ces réticences faisaient de lui une espèce de dinosaure, et quelques jeunes adeptes de technologie ricanèrent derrière son dos. En retour, il ripostait qu'aucune de ses pièces à conviction n'avait été contestée par un tribunal, et qu'il n'avait jamais perdu de cliché suite à une panne informatique.

Courbée sur sa béquille, l'inspecteur Lorraine Jen-son se tenait avec deux autres personnes au bord du lac, à cinquante mètres environ du corps, occupée à griffonner des notes. Banks la connaissait vaguement pour l'avoir croisée au cours d'une affaire qui empiétait sur le secteur de Humberside, auquel elle était rattachée. Il était au courant de ses récents démêlés avec des dealers dans une tour, qui s'étaient soldés par une chute d'un balcon du deuxième étage. Sa jambe gauche avait subi de multiples fractures qui avaient nécessité une opération, le port d'un plâtre et des séances de rééducation, mais elle serait bientôt sur pied.

— Il fallait que ça tombe sur moi, de découvrir un cadavre, se plaignit Lorraine.

— Je vois que vous avez prévenu l'équipe, répondit Banks en désignant les techniciens.

— Oui, je me suis permis de prendre la décision, histoire de vous faire gagner du temps. C'est l'inspecteur divisionnaire qui a transmis les directives. Au fait, je vous présente Barry Sadler, le régisseur, et Mandy Pemberton, l'infirmière de nuit.

Après les avoir salués, Banks les pria de regagner le bâtiment principal, où l'on prendrait leurs dépositions. Toujours sous le choc, ils s'engagèrent dans la montée qui menait à l'entrée.

— Qui est le coordinateur de scène de crime ? demanda Banks à Lorraine.

— Stefan Nowak.

— Formidable.

Stefan Nowak faisait partie des meilleurs. Il aurait défendu un site bec et ongles s'il l'avait fallu, mais c'était un vrai plaisir de collaborer avec cet homme

charmant, plein d'esprit et d'intelligence. Banks jeta un coup d'œil au corps avachi à l'orée du bois.

— On connaît son identité ?

— Pas encore, mais il se peut que je le reconnaisse quand je verrai son visage. À condition qu'il soit d'ici.

Il était trop tôt pour que le médecin légiste du ministère public, le Dr Glendenning, domicilié à Saltburn, soit déjà sur les lieux, et c'était donc le médecin de la police, le Dr Burns, qui prenait les premières notes dans son carnet noir, penché au-dessus du cadavre. Accroupi près de lui, les mains sur les genoux, Banks le regarda opérer.

— Alan ? M'autoriseriez-vous à retourner le corps ?

— Peter Darby a terminé ?

— Oui.

Banks s'attarda une minute à examiner le cadavre, et comme il ne décelait rien de spécialement frappant ou singulier mis à part sa posture insolite, il aida le Dr Burns à le changer de position. Avec précaution, ils allongèrent le corps sur le dos et échangèrent un regard interloqué. En se relevant, Banks entendit Lorraine Jenson émettre un léger hoquet.

Quelque chose saillait de la poitrine de la victime. Au premier abord, on aurait dit un de ces pieux en bois avec lesquels le Dr Van Helsing exterminait les vampires dans les vieilles productions de la Hammer, à ceci près qu'il portait des plumes à son extrémité, comme une flèche. Il ne pouvait pas s'agir d'une flèche, toutefois, le projectile étant trop profondément enfoncé.

— On dirait un trait d'arbalète, commenta Banks.

— Je suis d'accord, approuva le Dr Burns.

— Ce n'est pas très répandu, dans les parages.

En réalité, Banks ne se rappelait pas avoir mené une seule enquête criminelle faisant intervenir une arme de ce type.

— Je ne peux pas dire que je sois spécialiste en la matière, renchérit Burns. Je suis sûr que le Dr Glendenning pourra vous éclairer davantage, après l'autopsie. (Ses genoux craquèrent lorsqu'il se redressa.) Étant donné la position et l'angle du trait d'arbalète, je parie qu'il a touché le cœur. La mort a dû être instantanée. Bien sûr, on a pu l'empoisonner au préalable, en revanche je ne vois aucune trace d'ecchymoses, de strangulation ou d'autres traumatismes.

— Selon vous, a-t-il été tué ici ou a-t-on transporté le corps après coup ?

Le Dr Burns déboutonna la chemise de la victime pour inspecter les épaules et la région thoracique.

— Il y a des taches de lividité, ce qui indique qu'il est dans cette position depuis assez longtemps pour que le sang se soit accumulé. Cela dit, je ne peux rien certifier. L'autopsie du Dr Glendenning nous en dira plus. On a l'impression qu'il est tombé à genoux et a basculé en avant, la tête contre le sol. Vous voyez ces traînées de sang dans l'herbe, à peu près à l'aplomb de l'emplacement du cœur ? Ça correspond bien au type de blessure. Les saignements sont limités, il a dû faire une hémorragie interne. (Le Dr Burns esquissa un geste en direction des bois.) Je pense que le tireur était posté près de cet arbre, à l'endroit où travaillent les experts, ce qui représente quinze ou vingt mètres de distance. Difficile de rater sa cible dans ces conditions, mais ça nous apprend aussi que le tueur a pu se cacher derrière

les arbres, au cas où quelqu'un l'aurait aperçu depuis une fenêtre du centre.

Banks coula un regard vers Lorraine Jenson, qui contemplait d'un œil horrifié le trait d'arbalète planté dans la poitrine du cadavre.

— Il m'est vaguement familier, mais j'ai croisé tellement de flics, dans ma carrière... Et vous, Lorraine, vous le reconnaissez ?

Elle hocha lentement la tête, légèrement pâle.

— C'est Bill, fit-elle. L'inspecteur Bill Quinn. Il était pensionnaire ici, comme moi.

— Et merde ! Bill Quinn. Il me semblait bien que je l'avais déjà vu.

— Vous le connaissiez également ?

— Plus ou moins, oui. Il dépendait de Millgarth, à Leeds, c'était un collègue de l'inspecteur Ken Blackstone. L'heure du décès ? demanda Banks, s'adressant au Dr Burns, qui contrôlait la température du corps.

— Comme d'habitude, il m'est impossible de vous donner une réponse exacte. Vous avez vu comme moi les taches de lividité. La rigidité cadavérique est à l'œuvre, mais elle n'est pas encore complète. D'après la température, je dirais qu'il est mort depuis sept ou huit heures. En gros, je situerais le moment du décès entre vingt-trois heures et une heure du matin. Ce n'est qu'une estimation, bien entendu. Pour plus de précision, vous devrez reconstituer ses faits et gestes, demander quand il a été vu pour la dernière fois. Dans ce genre d'endroit, ça ne devrait pas être trop compliqué.

— J'espérais juste que vous nous feriez gagner du temps.

— Désolé. Il se peut que...

— Mais non, voyons, vous nous avez bien aidés. Deux heures, ça représente une fourchette assez gérable. Tout de même, vous ne croyez pas qu'il faisait trop sombre pour que le tireur puisse viser ?

— Je le répète, le tueur était sûrement embusqué tout près de sa cible. Plus près, peut-être, que je ne l'ai estimé. La nuit était claire et le ciel relativement dégagé, c'était la pleine lune. Avec le bâtiment en arrière-fond, la victime a dû être facile à atteindre, surtout si l'assassin maîtrisait bien le tir à l'arbalète. À mon avis, c'était un jeu d'enfant.

Banks s'accroupit de nouveau pour fouiller les poches du cadavre et s'étonna de les trouver vides.

— Il a pu laisser ses affaires dans sa chambre, non ? argua le Dr Burns lorsqu'il lui en fit la réflexion. On n'a pas besoin de son portable ou de son portefeuille pour aller faire un petit tour avant de se coucher.

— Qui nous dit que c'est bien ce qu'il a fait ? De plus, les gens ont tendance à rester vissés à leur portable. On dirait que leur vie en dépend. Et que penser des clés ?

— Les clés ?

— Il n'en a pas sur lui.

— Il n'en avait pas forcément besoin.

— Possible. À moins que quelqu'un ne les ait volées. On verra ça plus tard.

Une Toyota noire s'engagea sous le porche, et les officiers en faction la laissèrent passer après les vérifications d'usage. Le brigadier Winsome Jackman et son mètre quatre-vingts jaillirent aussitôt du véhicule.

— Ce n'est pas votre style d'être en retard, Winsome, observa Banks en jetant un coup d'œil à sa montre. Vous avez fait la bringue la nuit dernière, ou quoi ?

Winsome prit un air consterné puis finit par se déridder.

— Non, inspecteur, vous savez bien que ce n'est pas mon genre.

— Bien sûr, je plaisantais, fit Banks avant de lui résumer les faits. Vous voulez bien mettre en place les opérations dans le bâtiment principal ? Réserver une salle pour les enquêteurs, installer les lignes téléphoniques, avvertir le personnel civil... comme d'habitude.

— Bien, inspecteur.

— Il faudrait aussi lancer une fouille complète des locaux et de la propriété, avant que tout le monde soit au courant des événements. On cherche l'arme du crime, une arbalète. Difficile à cacher, je suppose.

— On perquisitionne aussi les chambres des patients ?

— Oui, vous les passez au peigne fin. Ils ne vont pas apprécier, c'est certain. Ce sont des flics comme nous, après tout. Pourtant, c'est indispensable, ils sont censés le comprendre. C'est un des nôtres qui a été tué. Le coupable est peut-être quelqu'un d'ici, et j'ai l'impression qu'on peut entrer dans les locaux comme dans un moulin. Mettez-vous aux auditions, aussi. Vous pouvez commencer avec les deux personnes que j'ai déjà vues. Barry...

Il interrogea Lorraine du regard.

— Barry Sadler et Mandy Pemberton.

Winsome s'éloigna, suivie de Lorraine. Banks nota que celle-ci se déplaçait sans trop de difficultés, en dépit de sa béquille. Elle fit une remarque en chemin, et Winsome regarda par-dessus son épaule en riant.

Il reporta son attention sur le corps. Il n'avait rencontré Bill Quinn qu'une seule fois, lors d'une fête de départ en retraite à laquelle il assistait en compagnie de Ken Blackstone, mais il ne l'avait pas oublié. Il revoyait sa silhouette dégingandée, ses cheveux qui grisonnaient prématurément, ses dents mal alignées et tachées de nicotine... Et sa façon de sourire placidement aux blagues salaces de l'assemblée, installé dans un fauteuil avec son petit verre de whisky.

— Bill Quinn, murmura-t-il. Dans quel pétrin es-tu allé te fourrer ?

Il embrassa du regard le lac, les arbres et la grande bâtisse perchée sur la colline, huma l'air et se dirigea vers le bâtiment principal pour rejoindre Winsome et Lorraine.

Lorraine posa sa béquille et prit place dans un fauteuil.

— Si je comprends bien, non content de fouiller ma chambre, vous me traitez en suspecte ?

Le studio avec salle de bains privée qu'occupait Lorraine n'avait rien à envier à une jolie chambre d'hôtel. Il était meublé d'un petit lit d'angle, d'un bureau et de trois fauteuils disposés autour d'une table ovale, près d'une spacieuse penderie. Une bouilloire avec des sachets de thé et de café était posée sur la commode. Il y avait également un grand écran plat fixé au mur,

et une chaîne hi-fi avec radio, lecteur de CD et station iPod.

— Ne dites pas de sottises, allons ! Où allez-vous chercher ça ?

— Je vous rappelle que c'est moi qui ai découvert le corps. Une coupable toute désignée, n'est-ce pas ?

— Et moi qui croyais que l'assassin était toujours un proche de la victime ! Vous n'auriez pas abusé des romans d'Agatha Christie, pendant votre convalescence ?

— Simple question de logique.

— Dois-je en déduire que vous êtes coupable pour de bon ?

— Bien sûr que non, voyons !

— Bon, voilà au moins une question de réglée.

— Pourtant vous auriez des raisons de me soupçonner. À votre place c'est ce que je ferais. Tout le monde est suspect, ici.

Banks dévisagea Lorraine avec attention. La petite quarantaine, elle avait changé pendant sa convalescence. Elle semblait plus âgée et plus fragile qu'avant l'accident. Sa silhouette rondelette s'était amincie, elle avait la peau blême et fripée, et des poches soulignaient ses yeux à l'expression perspicace, sous la frange brune mal taillée.

— Nous reviendrons là-dessus plus tard, poursuivit Banks. Dans l'immédiat vous n'êtes qu'un témoin. Bien entendu, nous recueillerons ultérieurement votre déposition par écrit, mais pour le moment je me limiterai à quelques questions élémentaires. Vos impressions spontanées, vos relations avec la victime, ce genre de choses... J'ai vu que vous preniez des notes, je sup-

pose que vos souvenirs sont encore précis. Pour commencer, je voudrais savoir ce que vous faisiez dehors à une heure aussi matinale et ce qui vous a poussée à vous approcher du lac.

Lorraine marqua une brève hésitation.

— Je ne dors pas très bien, à cause de la douleur. En général je me réveille aux aurores, et tout de suite j'ai l'impression d'étouffer. J'ai besoin de sortir. C'est apaisant de s'asseoir dehors quand tout le monde est encore endormi. En plus je peux savourer ma cigarette.

— Qu'est-ce qui vous a attirée vers le lac ?

— J'ai aperçu quelque chose, en bordure du bois. On aurait dit un tas de vêtements. J'ai trouvé ça curieux, dans une propriété aussi bien entretenue. Ce n'était pas normal.

— Et qu'avez-vous fait quand vous avez compris de quoi il s'agissait ?

— Je suis restée à distance et je n'ai plus bougé.

— Vous n'avez touché à rien ?

— Non.

— Avez-vous remarqué autre chose ?

— De quel ordre ?

— Un élément inhabituel, en dehors de la forme qui vous avait alertée.

— Non, pas spécialement. J'ai tendu l'oreille, et j'ai aperçu un renard. Le bruit m'avait effrayée. J'ai cru un instant que le tueur se cachait toujours dans les bois, mais non, ce n'était que le renard.

— À cette distance, je présume que vous ne pouviez pas voir le projectile ?

— En effet. Vous l'avez constaté vous-même, le corps était renversé en avant.

— Vous venez de mentionner le « tueur » : qu'est-ce qui vous a laissé penser qu'on l'avait assassiné, et qu'il n'avait pas succombé à une crise cardiaque, par exemple ?

— Difficile à définir. Cela tient sans doute à cette position agenouillée. Ça m'a paru louche. L'instinct, si vous préférez, une intuition. Je ne trouve pas d'explication rationnelle.

Banks savait bien que les témoins avaient tendance à s'embrouiller dans leurs explications, et que l'enquêteur pouvait aisément profiter de la situation, exacerber leur méfiance et leur nervosité. Il suffisait d'interroger quelqu'un pendant cinq minutes pour qu'il ait tout l'air d'un menteur. Manifestement, les flics ne faisaient pas exception à la règle.

— Je me demandais seulement si quelque chose en particulier avait motivé cette conclusion. Avez-vous vu ou entendu quelqu'un prendre la fuite, surpris une voiture qui démarrait sur la route ?

— Non, rien à part le renard. Et les oiseaux, naturellement. Ils avaient déjà commencé à chanter. Pourquoi cette question ? À quelle heure a eu lieu le meurtre ? Le corps devait être là depuis un bon moment, non ? Vous n'allez pas me dire qu'il venait d'être tué quand je suis arrivée ?

— Vous connaissiez bien Bill Quinn ?

— Comme ça, sans plus. Il nous est arrivé de bavarder au salon, quand on prenait un verre en soirée, mais je ne peux pas dire que je le connaissais intimement. Comme on est fumeurs tous les deux, on se croisait dehors par hasard, on faisait la conversation le temps

d'une cigarette. Les gens sont tous très polis, ici, mais on ne se lie pas plus que ça.

— Vous n'aviez pas de relation privilégiée avec lui ?

— Mon Dieu, non, certainement pas ! protesta Lorraine en levant la main gauche. Je n'ai de relation privilégiée qu'avec mon mari et mes deux enfants.

— Auriez-vous surpris l'inspecteur Quinn en train de se quereller avec un autre patient, ou entendu quelqu'un lui adresser des menaces ?

— Pas du tout. Cet endroit est extrêmement paisible, vous l'avez sûrement remarqué. Bill Quinn était calme, absorbé dans ses pensées. Je ne le voyais pas beaucoup, et je n'ai jamais assisté à une quelconque altercation.

— Vous n'avez vu personne rôder dans les parages ? Un inconnu qui n'avait rien à faire là ?

— Non, personne.

— À quel moment avez-vous vu Bill Quinn vivant pour la dernière fois ?

— Hier soir au dîner.

— Quand, exactement ? Quels sont les horaires du centre ?

— Le dîner est servi à six heures et demie, et il y a une soirée quiz trois fois par semaine, à partir de huit heures. Ensuite, vers neuf heures et demie, certains vont boire un verre au bar de la bibliothèque, et les autres regardent la télé dans leur chambre.

— Et en dehors des soirées quiz ?

— Il y a parfois des projections de films dans la salle de gym, des trucs assez récents. Sinon les gens

se distraient comme ils peuvent, ils jouent aux cartes ou lisent un bouquin.

— Pas de karaoké ?

— Pas vraiment, non, fit Lorraine en riant. Pourtant ça nous changerait agréablement les idées.

— Hier soir au dîner, comment se comportait Bill Quinn ? Il vous a paru agité, inquiet, tendu ?

Lorraine fit un effort de mémoire, les sourcils froncés.

— Légèrement, peut-être, mais je ne peux pas le jurer. Il n'a pas été très bavard, mais c'était dans son caractère. Un peu crispé, préoccupé. Pas du tout énervé, notez bien, plutôt absent. Mais bon, on a tendance à interpréter les faits avec le recul.

— Son attitude d'hier soir, qu'est-ce qu'elle vous évoque ?

— Oh, il semblait juste un peu plus soucieux que d'habitude, voilà tout. Comme si quelque chose le tracassait. Par exemple, il ne s'est pas attardé pour bavarder à l'heure du café, et il n'est pas non plus allé boire un verre à la bibliothèque.

— C'était dans ses habitudes, de discuter avec les autres et de prendre quelque chose après le repas ?

— Oui, il prenait un single malt. Un seul, en général. Hier il a aussi manqué la soirée quiz, ce qui ne lui ressemble pas – il aimait bien jouer... C'était difficile de lier vraiment connaissance avec lui. Il avait un côté insaisissable.

— Vous avez une idée de l'identité de l'assassin ?

— Je doute qu'il s'agisse d'un des patients. C'est le hasard et les circonstances qui nous ont réunis ici, et pour le moment personne n'a eu l'occasion de nourrir

de rancœurs ou de projets de vengeance. (Elle ajouta en désignant sa béquille :) Sans compter que la plupart d'entre nous sont invalides.

— Tout de même, s'obstina Banks, un vieux différend a pu resurgir à l'improviste.

— Ce serait une sacrée coïncidence, à mon avis. Je crois que vous feriez mieux de chercher du côté des sales types qu'il a fait coffrer au lieu de soupçonner les flics qu'il côtoyait en maison de repos.

— Ce n'est pas faux, admit Banks. Vous êtes plutôt bien logés, ici. Et si en plus le single malt est correct...

— Vous savez, on n'est pas dans un centre de remise en forme. Ni dans un stage de fitness.

Banks savait par Annie Cabbot que St Peter était un institut caritatif destiné à accueillir les policiers victimes d'une blessure, se relevant d'une opération ou sujets au stress et à l'anxiété, qu'ils soient ou non liés à leur profession. Le centre assurait toute une gamme de soins, de la kinésithérapie au reiki en passant par les massages, le sauna, l'hydrothérapie et le suivi psychologique. En moyenne, les pensionnaires y passaient quinze jours, mais selon les cas, il était possible de prolonger le séjour. Annie, par exemple, y était restée trois semaines, et elle y retournait régulièrement en journée pour des séances de rééducation et de massage.

— Avez-vous entendu du bruit pendant la nuit ? Vous avez dit que vous dormiez mal.

— En général, j'avale un somnifère avant de me coucher. Ça m'assomme pendant quelques heures, mais ensuite impossible de me rendormir. Du coup, je me lève de bonne heure. Mais entre dix heures et trois, quatre heures du matin, je dors comme une souche.

— Vous n'avez rien entendu quand vous vous êtes réveillée ?

— Non, seulement les oiseaux.

— Si Bill Quinn ne s'est pas joint à la soirée quiz et n'est pas allé prendre un verre, savez-vous ce qu'il a fait à la place ?

— Aucune idée. Je n'étais pas censée le surveiller. Je suppose qu'il est retourné dans sa chambre, ou qu'il est sorti fumer une dernière cigarette. Tout ce que je peux affirmer, c'est que je ne l'ai pas revu.

— Après vous être couchée, vous ne l'avez pas entendu quitter le bâtiment ?

— Non. Comme vous le voyez, ma chambre est au premier et donne sur l'arrière, alors que lui logeait au deuxième étage, sur l'avant. Au rez-de-chaussée, on trouve les bureaux et les salles de soins, ainsi que la salle à manger et la bibliothèque. La salle de gym et la piscine sont au sous-sol. Bill Quinn aurait pu faire une fête à tout casser dans sa chambre, je n'aurais rien entendu. Et si quelqu'un sort par la grande porte, je ne l'entends pas forcément. Il a pu tout aussi bien partir pendant les jeux, d'ailleurs. Je ne l'ai pas recroisé après le repas, je vous l'ai déjà dit.

— Vous avez participé aux jeux ?

— Oui.

— Bien. Je vais interroger les autres. L'un d'eux aura peut-être remarqué quelque chose. Que vaut la sécurité, dans le bâtiment ? On y accède facilement ?

— La sécurité ? répéta Lorraine avec un petit rire. Elle est inexistante, si vous voulez savoir. Ce n'est ni une prison ni un hôpital. Ça s'apparenterait plutôt à un hôtel chic. Le matériel de gymnastique et les équi-

pements médicaux ont peut-être une certaine valeur, mais il n'y a ni médicaments, ni argent liquide conservés sur place. Comme vous l'avez vu, il n'y a même pas de portail, juste un mur d'enceinte. N'importe qui peut entrer et sortir à sa guise, à pied ou en voiture. À commencer par les résidents. Il est très facile de se faufiler dans les bois près de l'entrée et d'y rester embusqué. Le village le plus proche se trouve à deux kilomètres, et certains pensionnaires s'éclipsent de temps en temps pour boire un verre ou deux au pub. On circule librement, vous savez. Il n'y a ni gardien ni concierge, on ne nous impose pas de couvre-feu et on ne signe pas de registre en rentrant. Vous avez déjà rencontré Mandy, l'infirmière de nuit ; il est possible qu'elle sache quelque chose, même si je pense qu'elle dormait à poings fermés au moment des faits.

— Est-ce que Bill Quinn avait l'habitude de se promener dans les bois tard le soir ?

— Pas à ma connaissance. Quand je le voyais, en tout cas, il était en train de fumer près de la porte d'entrée.

— Les lieux sont-ils équipés de caméras de surveillance ?

— Je ne crois pas, non. Mais renseignez-vous auprès du personnel. Selon moi, c'est tout à fait inutile. Qui réside ici, à part d'honnêtes policiers ?

— Mmm, marmonna Banks en se levant. Je vous laisse, Lorraine, merci de m'avoir accordé de votre temps. Je reviendrai peut-être vers vous.

Comme il s'en allait, deux policières en tenue se présentèrent dans la chambre de Lorraine, et il l'entendit pester :

— Mince, si vous devez vraiment fouiner dans mes sous-vêtements, tâchez au moins de ne pas mettre trop de pagaille.

Banks prit le grand escalier en bois pour retourner à la réception, faisant glisser sa main sur la rampe sombre et bien cirée. Un monte-escalier avait été installé à l'intention des patients. Annie s'en était servie à un moment, il s'en souvenait. Une escouade de policiers avait déjà investi les lieux. Avisant l'agent Wilson, Banks lui demanda si Winsome était toujours là-haut, en train de fouiller la chambre de Bill Quinn.

— Oui, pour autant que je sache. C'est la 22 B, dans l'aile ouest. Je m'occupe des auditions des patients, ça va nous prendre un certain temps. On a réquisitionné une des salles de réunion du personnel pour en faire notre Q.G. On est en train de tout mettre en place.

— Impeccable. Vous avez combien de pensionnaires, au total ?

— Pas plus de douze, inspecteur, mais il faut y ajouter les employés, qui travaillent presque tous à temps partiel. En plus de la bibliothèque, on va prendre aussi les bureaux et les salles de soins pour les dépositions. Comme ça on pourra en mener plusieurs de front, ce sera plus vite terminé.

— Très bien. Ça va aller, vous ne manquez pas d'effectifs ?

— Gerry va m'aider, inspecteur. L'agent Masterton, je veux dire.

Geraldine Masterton venait d'achever sa période d'essai, et elle s'en tirait plus qu'honorablement. Elle était jeune et manquait encore d'expérience, mais ce

n'était pas très grave, dans la mesure où elle était vive, perspicace et remarquablement efficace. Elle possédait en outre un diplôme en informatique.

— Je vais tâcher de vous obtenir des renforts, promet Banks. D'ici là, faites de votre mieux.

— Bien, inspecteur.

— Envoyez deux officiers faire une enquête de voisinage, au cas où quelqu'un aurait été aperçu hier soir, ou récemment. Une voiture inconnue, ou quoi que ce soit d'inhabituel.

— C'est loin de tout, ici, inspecteur.

— Raison de plus pour que les gens aient remarqué quelque chose. Vous pouvez aussi avertir les médias. On ne lâche aucune information sur le meurtre de Bill Quinn ni sur le mode opératoire, évidemment, on cherche uniquement à contacter toute personne présente à St Peter entre hier soir dix heures et deux heures du matin. Vu que la presse ne va pas tarder à débarquer, n'oubliez pas de signaler aux plantons de les tenir en respect. Le brigadier Jackman vous a-t-il déjà parlé de la perquisition des chambres et du parc ?

— Oui, inspecteur. On essaie de faire vite et de rester aussi discrets que possible.

— Allez-y, Doug.

— Bien, inspecteur.

Alors que Wilson s'éloignait, Banks entendit qu'on l'interpellait.

— Excusez-moi, monsieur ? Est-ce bien vous le responsable ?

La personne qui venait de le héler était l'employée de l'accueil, une matrone aux cheveux gris un peu plus âgée que lui, dont le badge portait le prénom de

Mary. Avec ses rangées de casiers pour les clés et les messages, ses classeurs métalliques et son matériel informatique, son bureau ressemblait à la réception d'un hôtel.

— Je suis l'inspecteur Banks, annonça-t-il en lui tendant la main. Désolé pour ce chambardement, Mary. Que puis-je faire pour vous ?

— Je m'inquiétais pour le planning de la journée, avec nos patients. Les séances de kiné et de massage, etc. Tout est déjà programmé.

— Un officier de police vient d'être assassiné. Il me paraît légitime de suspendre toute activité jusqu'à nouvel ordre, vous n'êtes pas d'accord ? Je vous préviendrai dès que vous pourrez reprendre vos fonctions.

— Pardonnez-moi, fit Mary en rougissant, mais il faut bien que j'avertisse les gens. On a une kiné qui se déplace depuis Skipton, et son premier rendez-vous n'est qu'à quatorze heures. Est-ce que je dois téléphoner pour décommander ?

— Non, je regrette. Nous souhaitons nous entretenir dans les meilleurs délais avec toutes les personnes qui fréquentent les lieux, y compris le personnel. Nous aurons donc besoin des coordonnées de tous les intervenants, y compris ceux qui ne doivent pas se présenter aujourd'hui. Vous avez passé toute la nuit ici ?

— Non, inspecteur, j'habite Eastvale. La permanence n'est pas assurée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ça ne servirait à rien. En principe, je finis à dix-huit heures, dix-neuf heures au plus tard, quand j'ai du travail en retard. Le matin, je commence à huit heures, en général. Je viens juste d'arriver. C'est invraisemblable, une histoire pareille.

— Dites-moi, Mary, vous faites partie des forces de police ?

— Non, inspecteur. Je suis infirmière conventionnée. Actuellement à la retraite.

— Dans ce cas, inutile de me donner de l'inspecteur.

— Ah, oui, je comprends.

— C'est normal que vous soyez perturbée. En dehors des patients et de l'infirmière de garde, savez-vous qui passe la nuit ici ?

— Barry.

— Barry Sadler ?

— Lui-même. Jardinier, portier, homme à tout faire... Il loge au-dessus des anciennes écuries, mais il reste disponible pour nous aider si nécessaire – quand on doit porter du poids, par exemple –, et il se charge aussi des menus travaux. Bien entendu, il se fait seconder si besoin est. On fait venir des agents d'entretien, des jardiniers et des paysagistes pour la pelouse et les topiaires... Mais aucun ne vit sur place.

— Il me faudra quand même leurs noms. Vous disposez d'un système de sécurité ?

Mary hésita un instant.

— Si l'on veut, oui.

— C'est-à-dire ?

— D'après le règlement, la grande porte est verrouillée à minuit, et on branche le système d'alarme.

— Et en réalité ?

Mary lui jeta un regard en coin.

— Vous savez comment ça se passe. Les règles sont très souples, en fait. Si quelqu'un a envie de sor-

tir fumer ou de s'attarder au pub, on ne va pas passer notre temps à désactiver et à relancer l'alarme.

— Je vois, acquiesça Banks, qui était lui-même fumeur à l'époque où l'on pouvait s'en griller une à peu près n'importe où. (Ce devait être un vrai pen-sum, à l'heure actuelle, de gretoter sur le trottoir avec sa cigarette. Raison de plus pour se réjouir d'avoir décroché.) Je dois donc en conclure que la sécurité est réduite au minimum, c'est bien ça ?

— On peut dire les choses comme ça, en effet.

— Et vous n'avez pas de caméras de surveillance ?

— Non, malheureusement. St Peter est financé par un fonds caritatif, et le conseil d'administration a jugé superflu de se lancer dans de telles dépenses. En plus, les gens ont horreur d'être espionnés – surtout les policiers.

Banks lui fit un sourire et la remercia de sa coopération. Mary piqua un fard. Tout en s'éloignant, Banks songeait qu'il venait de faire une conquête. Ces derniers temps, son charme opérait principalement sur les plus de soixante ans.

Parvenu au deuxième étage, Banks s'engagea dans le couloir sur sa droite, où une plaque indiquait les chambres 20 à 30 B. Par la porte ouverte, il vit Winsome poursuivre son inspection méthodique des tiroirs et des placards de la chambre de Bill Quinn.

— Vous trouvez quelque chose d'intéressant ? lui demanda-t-il depuis le pas de la porte.

— Pas pour le moment. À part ceci, ajouta-t-elle en lui montrant un trousseau de clés. Elles étaient posées sur le bureau. Il y a quelques vêtements dans la penderie, et des affaires de toilette. En revanche, ni

portable ni portefeuille. Et la clé de la chambre n'est pas là non plus.

La chambre était la réplique de celle de Lorraine Jenson. Dans un angle, Banks remarqua une canne et tout l'attirail du pêcheur, ainsi qu'une pile de magazines sur la table basse, spécialisés dans la pêche et le jardinage. Bill Quinn aimait donc les activités de plein air. Banks l'ignorait jusque-là, comme presque tout ce qui concernait Quinn. Il faudrait qu'il se renseigne au plus tôt sur le personnage. Avec l'expérience, il avait acquis la certitude que la clé d'un assassinat réside bien souvent dans la personnalité de la victime.

— Je crois qu'il faudrait envoyer deux officiers perquisitionner son domicile. Vous avez son adresse ?

— C'est déjà réglé, chef. Il vit seul dans un lotissement de Rawdon, à Leeds, dans le secteur de l'aéroport.

— Seul ? Je ne sais pas pourquoi, je l'imaginai marié et père de famille.

— C'était bien le cas. Mais il a perdu sa femme, et les enfants ont pris leur indépendance. Ils sont étudiants tous les deux, l'un à Hull et l'autre à Keele. Les policiers de là-bas essaient de les contacter, ainsi que ses parents, qui habitent Featherstone.

— Je n'étais pas au courant, pour sa femme.

— C'est son supérieur qui m'a raconté ça, inspecteur. Le décès est tout récent, à peine un mois. Un AVC.

— C'est à cause de ça qu'il s'est retrouvé ici ? Pour dépression ? Il avait besoin d'un soutien psychologique ?

— Pas du tout, il souffrait des cervicales. Il faisait de la kiné et des massages.

— D'accord, je vous laisse continuer.

Debout sur le seuil, il regarda Winsome s'affairer dans la chambre de Bill Quinn. Quand elle eut terminé, ni l'un ni l'autre n'étaient plus avancés.

— Aucun objet personnel, apparemment, conclut Winsome. Ni journal, ni agenda, ni carnet de notes.

— Et pas de message du tueur indiquant : « Rendez-vous à onze heures près du lac. »

— Non, malheureusement, fit Winsome avec un soupir.

— En entrant dans la chambre, avez-vous constaté des traces de désordre ? Si quelqu'un a réussi à pénétrer dans le bois pour l'assassiner, je suppose qu'il pouvait aussi bien s'introduire dans sa chambre.

— Non, rien de tel. Vous savez, c'était sûrement plus risqué d'entrer dans le bâtiment.

— Pas tant que ça, si je me fie aux propos de Mary. L'endroit est aussi bien protégé que la tirelire d'un gosse. On sait s'il possédait un téléphone portable ?

— Le contraire m'étonnerait beaucoup. De nos jours...

— Quoi qu'il en soit, on n'en a pas trouvé. Bizarre, non ?

— Vous avez raison. Le mien me suit partout.

— Il vaudra mieux vérifier auprès des autres patients et du personnel. Quelqu'un s'en souviendra certainement. Même chose pour l'ordinateur et le carnet de notes. (Enfilant les gants de protection qu'il emportait toujours sur une scène de crime, Banks s'empara d'un épais volume que Winsome avait découvert dans un

des tiroirs. *Guide pratique d'enquête sur les homicides*. Le nom de Bill Quinn était inscrit sur la page de garde.) C'était son seul sujet de lecture, en dehors des revues de pêche et de jardinage ? s'étonna Banks en feuilletant l'ouvrage. Drôle d'idée, de se plonger là-dedans quand on prend deux semaines de repos, vous ne trouvez pas ? Certaines photos vous retournent l'estomac.

— C'était un enquêteur, malgré tout. Il voulait peut-être se remettre à jour pour le travail.

— On devrait pouvoir vérifier s'il suivait une formation.

Banks fit défiler les pages du livre, mais il ne contenait pas de feuille volante. Il l'examina de plus près, cherchant un éventuel document collé à l'intérieur ou roulé contre le dos de la reliure, mais sans plus de succès. On n'en avait pas non plus découpé les pages pour le transformer en coffret, comme il l'avait fait lui-même avec son exemplaire de *La Musculation facile* afin de camoufler ses cigarettes. Peine perdue, évidemment. Il avait quatorze ans à l'époque, et le titre du bouquin, qui détonnait parmi les séries habituelles – James Bond, Le Saint ou Sherlock Holmes –, avait immédiatement alerté sa mère. Inutile de demander de qui il avait hérité ses talents d'enquêteur. Il ne s'en était pas tiré plus brillamment avec ses numéros de *Mayfair*, *Swank* et *Oui*, fourrés dans le double fond de sa penderie. Dieu sait comment sa mère avait pu découvrir le pot aux roses.

Finalement, le secret de Bill Quinn ne se cachait ni dans un volume évidé ni dans le fond d'un placard. Il se dissimulait entre la reliure cartonnée d'un livre et la

page de couverture détachée, que l'on avait hâtivement lissée et recollée ensuite.

Soulevant le haut de la page, Banks réussit à extirper du bout de ses doigts gantés une mince enveloppe marron, fermée sans être scellée. Il la secoua au-dessus de la table basse et fit tomber son contenu sur le plateau. Des photographies. Il les remit à l'endroit et les aligna sur la table. Trois clichés en couleurs de format 4x6, tirés sur du mauvais papier à partir d'une imprimante à jet d'encre. Rien d'inscrit au dos, pas d'heure ni de date. Malgré tout, elles étaient assez nettes pour qu'il se fasse une idée précise de la scène.

Sur la première, Bill Quinn prenait un verre dans un bar, en tête à tête avec une très jeune et très belle femme. De l'avis de Banks, elle avait tout juste l'âge légal pour consommer de l'alcool. Quinn se penchait vers elle, leurs doigts s'effleuraient sur la table. Des flûtes de champagne étaient posées devant eux. Les silhouettes en arrière-plan et le décor de la salle étaient trop flous pour qu'on puisse reconnaître l'endroit où avait été prise la photo.

Le deuxième tirage semblait avoir pour cadre un restaurant. Le couple occupait un box, et les velours cramoisis, les cuivres et les boiseries indiquaient un lieu plus sombre et plus chic. Sur la table recouverte d'une nappe en lin blanc se trouvaient deux assiettes de pâtes et deux verres de vin blanc à moitié vides, près d'une bouteille dans un seau à glace en métal. Leurs visages rapprochés dénotaient l'intimité de leur discussion, et Quinn avait posé la main sur la cuisse de la femme.

Sur la troisième photo, prise légèrement en plongée, on voyait Quinn allongé sur le dos. La fille était nue, à califourchon sur lui, ses petits seins aux pointes dures dressés, ses cheveux bruns répandus sur ses épaules. Quinn avait les mains sur ses cuisses. La fille affichait une expression béate, mais on ne pouvait dire si elle simulait ou pas. Probablement que oui, car à ce moment-là, Bill Quinn était sûrement inconscient ou sous l'effet d'un stupéfiant. Impossible de l'affirmer, mais quelque chose le suggérait dans le relâchement de son corps, dans la façon dont sa tête reposait mollement sur l'oreiller, dans l'immobilité de ses mains sur les cuisses de sa partenaire. Une telle passivité n'était pas naturelle – il aurait dû au moins pétrir les seins de la femme, ou se redresser pour les lécher ou les embrasser. La pièce était plongée dans l'ombre, et l'on ne distinguait qu'un pâle rectangle lumineux correspondant sans doute à une fenêtre, outre les contours de quelques meubles dans la pénombre. Une chambre d'hôtel, selon toute vraisemblance.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Banks à Winsome, qui s'était perchée sur l'accoudoir de son fauteuil pendant qu'il étudiait les photos.

— Une prostituée, déclara-t-elle tout de go.

— C'était peut-être autre chose qu'une transaction purement sexuelle ? Elle n'a pas un look de tapineuse, on dirait plutôt une étudiante. Rien de vulgaire sur elle, ni de cher ou sophistiqué. Ils étaient peut-être amants. Vous ne trouvez pas qu'il a l'air un peu absent, sur la photo de la chambre ?

— Il pourrait s'agir d'une escort-girl de luxe. Je suppose qu'à ce tarif, on peut imposer la tenue de son

choix. Il fantasmait peut-être sur le style étudiante. Cela dit, je suis d'accord avec vous, chef. Il y a un truc bizarre sur cette photo. La posture de Quinn. Dans un moment pareil, c'est drôle qu'il reste aussi inerte.

Banks haussa les sourcils.

— Winsome, vous me surprenez. Qu'est-ce qu'il devrait faire, selon vous ?

— Il est trop passif, c'est tout. D'après moi, si un homme de son âge a la chance de coucher avec une fille aussi jeune, superbe qui plus est, il devrait profiter du moment.

— Bien vu, Winsome, approuva Banks en riant. Merci de me faire partager votre opinion. Bon, on a pas mal de questions à éclaircir. Quoi qu'il en soit, on dirait bien que notre inspecteur Quinn n'était pas un ange. Il a bien caché son jeu. On va transmettre ces tirages au service photo, mais d'abord on fait des copies. Il va falloir découvrir qui est la fille et à quel endroit les clichés ont été pris. On pourrait isoler le visage pour le montrer un peu partout sans compromettre Quinn. Vous voulez bien poser les scellés sur la chambre et veiller à ce que personne n'y entre ? Et surtout, que les médias n'aient pas vent de l'affaire ! Ils finiront forcément par apprendre la vérité, mais le plus tard sera le mieux.

— Bien, chef.

— Il vaudrait mieux que je rentre au commissariat, fit Banks en consultant sa montre. Je parie que la boss trépigne d'impatience en attendant d'en savoir plus, et j'ai besoin qu'elle me rende quelques services.